

FAIRE COMMUN

GAZETTE #5 Transformation

Le projet **Faire commun** : évaluation collective et sensible du parc public Rigot vise à mener une évaluation multidisciplinaire qui s'appuie sur une série d'activités scientifiques et artistiques. Cette cinquième gazette s'attache à la question de la transformation : celle des paysages et du vivant, en perpétuel mouvement, mais aussi celle des pratiques, des usages, des imaginaires et des manières de faire expérience dans le parc. Rigot apparaît alors comme un lieu où s'inventent, au fil des saisons et des expérimentations, de nouvelles formes de relation attentives et sensibles au commun et au monde vivant, où les transformations par l'action nourrissent le présent et ouvrent des horizons vers de nouveaux possibles.

Éditorial

Chaque action engagée au domaine Rigot est une transition : ensemble, elles dessinent une transformation, tout en révélant et en questionnant la capacité d'adaptation du territoire. Mais comment lire et interpréter ces transformations ? Celles que nous percevons aujourd'hui comme des réalités figées sont en fait le résultat de processus successifs, parfois imperceptibles, qui, à des rythmes et à des échelles variées, ont façonné le paysage dans lequel nous évoluons.

Pour en saisir la profondeur, il suffit de regarder le parc Rigot à travers le temps. L'approche diachronique, qui consiste à comparer des cartes de différentes époques, révèle des continuités et des ruptures dans l'organisation du territoire. Certains motifs persistent, comme le glacis paysager ouvrant autrefois sur le lac et les Alpes, bien qu'aujourd'hui totalement masqué par de nouveaux premiers plans construits et plantés. Les cartes les plus anciennes, malgré leurs approximations, témoignent elles aussi de ces mutations. Elles nous rappellent que chaque représentation du territoire reflète son époque et permet de visualiser les grandes étapes de sa transformation. La carte diachronique de Rigot, réalisée par atelier Sérendipité, apparaît ainsi comme le produit d'une succession de transitions qui ont façonné l'état actuel du domaine.

Ces dynamiques passées dialoguent avec les transitions en cours, qui redéfinissent aujourd'hui le rôle et l'usage du domaine. La transition démocratique se manifeste dans le passage d'un domaine privé à un espace public, mais aussi dans l'expérimentation de formes de gouvernance plus ouvertes et participatives. La transition écologique se lit dans la diversité des milieux, la valorisation de la biodiversité et l'évolution des pratiques de gestion. Enfin, la transition sociale s'incarne dans l'adaptation des usages,

comme le jardinage, et dans la mise en valeur d'activités collectives et inclusives, créant des lieux de rencontre et de partage.

Ensemble, ces transitions construisent une transformation du territoire. Elles témoignent de dynamiques vivantes dont l'issue reste incertaine : s'agit-il d'un processus durable, capable de répondre aux défis futurs, ou d'une étape transitoire vers d'autres évolutions encore à venir ?

Transformer : tel est le fil conducteur de ce cinquième numéro des gazettes Faire commun. Transformer le savoir, transformer nos manières de faire société, transformer les espaces que nous habitons. La transformation n'est pas un état, mais un processus fait de transitions, d'expérimentations et de récits partagés.

Chaque équipe de ce numéro en explore une facette singulière. Avec *Transformer le savoir* de **least**, la connaissance elle-même devient une pratique incarnée et relationnelle : loin de l'illusion d'objectivité, le savoir apparaît comme une expérience située, capable de transformer à la fois celles et ceux qui apprennent et le monde qu'ils traversent. Dans *L'assemblée comme outil d'imagination et de transformation* de **microsilions**, l'accent est mis sur les formes collectives et créatives de gouvernance : nourrie par l'art et l'imaginaire, l'assemblée se révèle comme un instrument concret de réinvention démocratique et de fabulation collective. Enfin, *Le parc de Rigot : réduction et résilience* de **Paysage projet vivant** inscrit la transformation dans une histoire territoriale : celle d'un domaine grignoté par l'urbanisation, mais qui se recompose aujourd'hui en écosystème vivant et en laboratoire de coexistence.

Ces trois regards résonnent avec le domaine Rigot lui-même. Ici, la transformation s'incarne dans la matière du lieu : sols, arbres, usages, pratiques sociales et écologiques. Les transitions démocratiques, écologiques, sociales et les recompositions spatiales qui s'y expérimentent nous rappellent que transformer, c'est à la fois préserver et inventer, relier passé et futur, habiter un espace fragile tout en le projetant vers de nouveaux possibles.

PERSPECTIVES SITUÉES

Transformer le savoir



Glacis flamboyant de rumex s'étendant sur la prairie extensive, Parc Rigot @équipe Faire commun.

LE SAVOIR, EN PARTICULIER LE SAVOIR SCIENTIFIQUE, EST GÉNÉRALEMENT PERÇU COMME QUELQUE CHOSE DE NEUTRE, UNIVERSEL ET ABSTRAIT. CETTE ILLUSION, QUI LUI CONFÈRE AUTORITÉ ET PRESTIGE, MASQUE POURTANT LE FAIT QUE TOUT SAVOIR EST SITUÉ DANS DES CONTEXTES ET DES CORPS, ET QUE CHAQUE ACTE DE RECHERCHE NAÎT D'UNE RENCONTRE AVEC LA MATIÈRE ET AVEC L'AUTRE. C'EST À PARTIR DE CETTE TENSION QUE DE NOMBREUSES THÉORIES CONTEMPORAINES ONT DÉVELOPPÉ UNE CRITIQUE RADICALE DE LA VISION DOMINANTE, PROPOSANT DE PENSER LA CONNAISSANCE COMME UNE EXPÉRIENCE INCARNÉE ET RELATIONNELLE.

Dans *Situated Knowledges*, Donna Haraway déconstruit la fiction d'une science « objective ». Elle rappelle que tout regard est toujours partiel et situé : il n'existe pas de point de vue neutre, mais seulement des perspectives incarnées, qui impliquent une responsabilité et exigent « le projet d'une science capable d'offrir une explication plus adéquate, plus riche, meilleure, qui nous permette de bien vivre dans le monde, en relation critique et réflexive avec nos pratiques de domination, celles des autres, et avec les parts inégales d'oppression et de privilège qui façonnent toute position ». Haraway montre ainsi que l'objectivité ne consiste pas à cacher hypocritement la partialité, mais à la rendre explicite et à répondre des relations qui la rendent possible. Ce déplacement transforme la science en ce qu'elle appelle une « science succédante » (*successor science*) : non plus une possession abstraite de vérités, mais une pratique située qui reconnaît son enracinement dans les corps et les histoires.

Ce principe prend une forme concrète dans la pédagogie de bell hooks'. Dans *Teaching to Transgress*, la salle de classe n'est pas décrite comme un espace neutre de transmission du savoir, mais comme un lieu traversé par des identités, des émotions, des désirs et des réciprocités. L'enseignement devient une « pratique de la liberté » : non plus la simple communication de contenus, mais l'ouverture d'un espace où les expériences vécues entrent dans le processus de formation, et où les formats pédagogiques sont sans cesse rediscutés et cocrétés collectivement par ce que hooks appelle la *learning community*. À rebours de l'idéal académique d'une didactique aseptisée, hooks, depuis sa position de femme noire dans une université blanche, revendique la valeur du corps, des histoires personnelles et de la dimension processuelle comme conditions nécessaires de l'apprentissage. Car le but de l'enseignement, pour hooks, est de guider l'action et la réflexion afin de transformer le monde, de convertir le *will to know* en *will to become*.

Une autre position influente à cet égard se trouve dans les écrits d'Eduardo Viveiros de Castro sur le « perspectivisme amérindien », défini comme la conception selon laquelle « le monde

est habité par différentes sortes de sujets ou de personnes, humains et non humains, qui appréhendent la réalité depuis des points de vue distincts ». Cette définition pourrait rappeler le relativisme, mais elle en renverse en fait l'hypothèse : il n'existerait pas une seule « nature » physique interprétée par une pluralité de cultures. Au contraire, il existerait une seule « culture », partagée par tous les êtres, y compris les animaux non humains, qui se perçoivent comme des personnes et partagent socialité et croyances. Il y aurait une multiplicité de « natures » car chaque type d'être perçoit et habite un monde différent. Ainsi, les jaguars voient le sang comme de la bière de manioc : ce qui apparaît comme une donnée neutre est, dans cette cosmologie, le résultat d'une perspective incarnée. L'une des conséquences de cette ontologie est un renversement de la conception occidentale de la « culture » : « La création-production est notre modèle archétypal de l'action (...) tandis que la transformation-échange correspondrait sans doute mieux aux mondes amérindiens et à d'autres mondes non modernes. Le modèle de l'échange suppose que l'autre du sujet est un autre sujet, et non un objet ; et c'est précisément ce dont il s'agit dans le perspectivisme. »¹

Avec *Making* de Tim Ingold, le discours sur le savoir incarné s'entrelace étroitement à l'expérience du faire, privilégiant au cumul de données le développement d'une attention sensible et corporelle, « contre l'illusion que les choses pourraient être 'théorisées' indépendamment de ce qui se passe dans le monde autour de nous ». Dans cette perspective,

« le monde lui-même devient un lieu d'étude, une université qui ne comprend pas seulement des enseignant-e-s professionnels et des étudiant-e-s inscrits, enrégimentés dans leurs départements académiques, mais des personnes partout, ainsi que toutes les autres créatures avec lesquelles (ou parmi lesquelles) nous partageons nos vies et les territoires où nous – et elles – habitons. Dans cette université, quelle que soit notre dis-

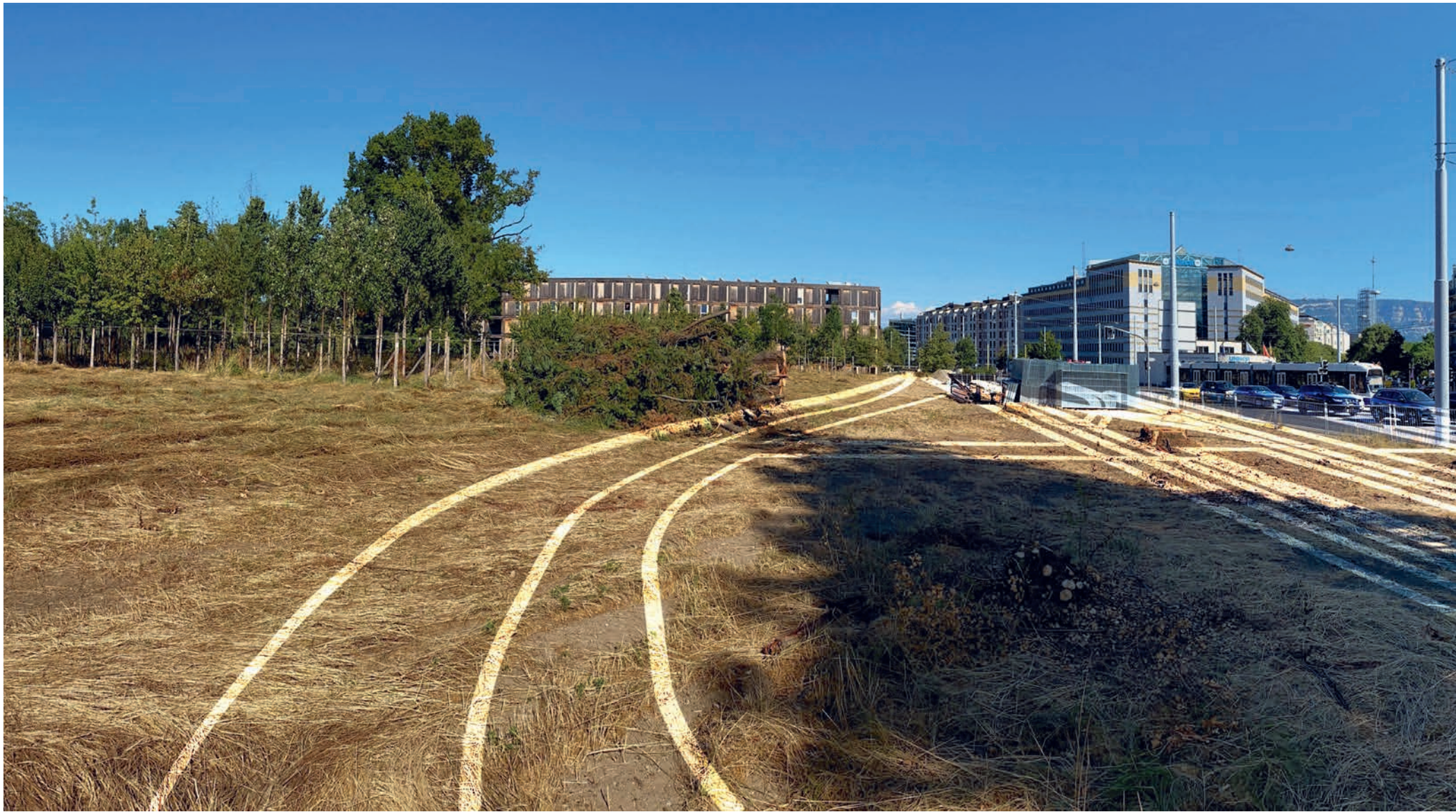
cipline, nous apprenons de ceux avec qui (ou avec quoi) nous étudions. Un-e géologue étudie avec les roches autant qu'avec ses professeur-e-s-s ; il elle apprend d'elles, et elles lui disent des choses. De même un-e botaniste avec les plantes, et l'ornithologue avec les oiseaux ».¹

D'où la critique des formes académiques traditionnelles, qui prétendent expliquer le monde comme si le savoir pouvait être construit *après coup*, en expulsant le corps et la pratique. Pour Ingold, au contraire, penser et faire ne sont pas séparables : « les matériaux pensent en nous, tandis que nous pensons à travers eux ». C'est dans cette logique que l'introduction de pratiques artistiques et manuelles dans son enseignement prend une place centrale : elles montrent que le savoir naît du corps qui expérimente, dans une correspondance avec les matériaux qui participent activement à la transformation. L'objectif ultime n'est pas de documenter de l'extérieur, mais de transformer : si l'apprentissage nous change nous-mêmes, il doit aussi être restitué au monde, en ouvrant d'autres possibilités de relation.

Ces voix diverses convergent en un point : le savoir n'est jamais détaché du monde, mais prend forme dans l'interaction avec des corps, des matériaux et des relations. Il ne s'agit pas de nier la rigueur ni l'importance des institutions académiques, mais de rappeler que le savoir s'appauvrit lorsqu'il efface les conditions incarnées et situées dont il émerge. Rendre centrales ces dimensions, c'est transformer le savoir, d'instrument de domination en pratique écologique de coexistence, où les frontières disciplinaires s'estompent et où la description cède le pas à l'expérience collective et transformatrice. C'est dans cet espace de recherche et d'expérimentation que s'inscrivent les démarches de **least** : des démarches qui instituent des équipes transdisciplinaires où chacun-e occupe une place égale et s'engage à franchir les frontières de sa propre discipline, privilégiant la logique processuelle à celle du résultat, et ouvrant, par la pratique artistique, de nouvelles modalités d'élaboration et de transmission des savoirs.

least

¹ [Notre traduction] Ingold, T., *Making. Anthropology, archaeology, art and architecture*, 2013, Routledge, New York et London, p.3. traduction propre.



Plaine cultivée et projet du tram, Parc Rigot @équipe Faire commun.

IMAGINAIRES POLITIQUES

L'assemblée comme outil d'imagination et de transformation

DANS LA PLUPART DES VILLES, LES PARCS PUBLICS SONT CONÇUS ET GÉRÉS PAR DES SERVICES MUNICIPAUX OU ÉTATIQUES DÉDIÉS. C'EST LE CAS DU DOMAINE RIGOT, CE MODÈLE DE GESTION, OÙ L'HABITANT-E X EST SURTOUT UN-E X USAGER-ÈRE-X, EST AUJOURD'HUI REMIS EN QUESTION ET UNE AUTRE FORME DE RELATION ENTRE CE TERRITOIRE ET CELLEUX QUI L'OCCUPENT OU LE TRAVERSENT PEUT ÊTRE IMAGINÉE.

L'objectif est de faire des parcs en milieu urbain bien plus que de simples « décors verts » : ils peuvent se concevoir comme de véritables laboratoires de démocratie directe, où les citoyen-ne-s inventent collectivement des formes inédites d'être ensemble, de soin et de gestion.

La maintenance d'un tel lieu ne peut se réduire à une série de solutions techniques mais doit se penser comme un processus collectif qui articule des voix multiples, humaines et non humaines pour se projeter ensemble vers des futurs désirables. Mais comment engager ce travail du collectif, ce doner d'outils qui permettent de passer d'un mode de gouvernance à un autre, d'un mode de relation à un autre ? Forme à la fois ancrée dans le concret et potentiellement spéculative, l'assemblée apparaît comme l'un de ces outils. Pour faire cette transition, l'imagination joue un rôle central et c'est à ce titre qu'une approche artistique – au sens large – peut s'avérer essentielle.

En 2005, l'exposition *Making Things Public: Atmospheres of Democracy* au Zentrum für Kunst und Medientechnologie de Karlsruhe, organisée par le sociologue Bruno Latour et le curateur Peter Weibel, réunissait artistes, scientifiques, philosophes, historien-ne-s et sociologues autour d'un questionnement central : *Qu'est-ce que la politique, si on la réimagine au-delà des formes institutionnelles traditionnelles ?* Cette exposition montrait que l'art, notamment par le biais de formes d'assemblées, peut agir comme un médiateur entre les citoyen-ne-s et l'espace, en suscitant des discussions inédites et en ouvrant par là même des imaginaires alternatifs possiblement *instituant*s (au sens du philosophe Cor-

nelius Castoradis pour qui l'imaginaire instituant désigne la capacité d'une société à produire de nouvelles significations et de nouvelles institutions, par opposition à l'imaginaire institué, qui correspond aux règles déjà stabilisées). Utiliser l'art pour inventer des assemblées peut ainsi transformer un espace perçu comme « banal » en un lieu de débat, de rêve et d'invention sociale.

Une décennie plus tard, le *Théâtre des négociations* s'appuyait sur cette idée de l'assemblée comme amorce d'une transformation. Initié par le sociologue Bruno Latour et la metteuse en scène et historienne Frédérique Aït-Touati, au Théâtre Nanterre-Amandiers, cette expérience unique, alliait plusieurs dimensions : politique, diplomatique, scientifique, pédagogique et artistique. Pendant trois jours, 200 étudiant-e-s internationaux se sont engagés publiquement dans une simulation de la COP21, la Conférence internationale sur le climat qui était sur le point de se tenir à Paris. Il ne s'agissait pas simplement d'imiter des discussions réelles, mais de *mettre en scène* pour comprendre, agir et transformer. Le constat était fait que les conférences climatiques avaient jusqu'alors échoué à répondre aux urgences imposées par la crise climatique, notamment en raison de la lenteur des négociations et de la complexité des enjeux. Le *Théâtre des négociations* s'est ainsi attaqué à ces deux obstacles en abordant des thèmes actuels, tout en proposant des réajustements et des reformulations qui permettent d'imaginer de nouvelles solutions aux impasses existantes.

Cette expérience est convoquée dans *Les potentiels du temps* par Camille de Toledo, Aloïcha Imhoff et Kantuta Quirós qui y développent l'idée d'une « pensée potentielle » pour « struc-

turer l'espoir, lui donner des raisons, des formes, des forces » et ainsi sortir des visions apocalyptiques du futur, en affirmant que la fiction et l'art ne sont pas accessoires, mais sont des lieux essentiels pour imaginer des futurs et transformer le réel.

Dans ce livre, il est proposé d'utiliser la « fabulation collective » (qui contrairement à l'utopie ne se situeait ni « en dessus du monde » ni « à l'extérieur de l'action ») pour favoriser non pas une planification mais une expérience réelle pour penser ce qui n'est pas encore.

L'essayiste et artiste Camille de Toledo, est à l'origine d'une initiative lancée en 2019, avec le POLAU-Pôle arts & urbanisme (Tours), pour imaginer une institution donnant une voix juridique et politique au fleuve Loire et à ses écosystèmes : le Parlement de Loire. Plus largement, le projet pose la question de comment inclure les êtres non humains, comment reconnaître leur voix, leur intérêt ? La démarche associe artistes, juristes, scientifiques et citoyen-ne-s dans des auditions publiques et des assemblées, afin d'inventer une « fiction institutionnelle » concrète, c'est à dire partir d'un fantasme ou d'une hypothèse (ici : que la Loire soit sujet de droit), non pas pour rester dans l'utopie, mais pour obtenir des changements concrets. Le collectif dans son ensemble travaille à ce que ce qui semble fictif devienne plausible, discernable juridiquement et politiquement. Dans *Le fleuve qui voulait écrire*, l'artiste met en récit les auditions, les débats, les propositions, en décrivant l'atmosphère des échanges, les divergences et tensions.

Ainsi, il ne s'agit pas simplement de nourrir d'autres imaginaires pour qu'une transformation s'opère mais de travailler l'organisation, le pouvoir d'agir, la prise de décision dans un cadre réel, avec des outils institutionnels existants et en devenir.

Les expérimentations concertées menées à Rigot, avec le soutien de l'OCAN, où intérêts et usages divers se croisent, permettent de tester les outils nécessaires à une transition vers une gestion en commun et de participer à l'élaboration d'un modèle de gouvernance opérant. Comment les rencontres des acteur-ice-x-s du parc Rigot (et les assemblées annuelles qui ont été imaginées) ont-elles ouvert des voies possibles pour une gestion en commun du domaine ? Comment la gestion en commun d'un jardin peut-elle pousser à repenser plus largement la manière de s'(auto)organiser ? Quelle gestion idéale les personnes ayant été impliquées dans les différentes actions menées à Rigot envisagent-elles pour le futur ? C'est sur ce modèle de gouvernance pour Rigot que ce concentrera la prochaine gazette *Faire commun*.

Microsilions

¹ De Toledo, C., *Le fleuve qui voulait écrire*, 2021, Flammarion, Paris.

TRANSITION PAYSAGÈRE

Le parc Rigot : réduction et résilience

LA CARTE DIACHRONIQUE DU DOMAINE RIGOT, ILLUSTRÉE PAR ATELIER SÉRENDIPITÉ, MET EN ÉVIDENCE LES ÉVOLUTIONS DU TERRITOIRE DANS L'ESPACE ET LE TEMPS ET CONSTITUE UN SUPPORT ESSENTIEL POUR EN COMPRENDRE LA DYNAMIQUE, AU SEIN DE LAQUELLE LES MOUVEMENTS SE SONT SUCCÉDÉ. CHAQUE ACTION CONCRÈTE, PLANTATION D'ARBRES, CRÉATION D'UN MOTIF PAYSAGER OU ENCORE PERCÉE DE ROUTE, REPRÉSENTE UN MOMENT DE TRANSITION QUI, MIS EN RELATION AVEC D'AUTRES, CONTRIBUE À UNE TRANSFORMATION GLOBALE DU DOMAINE. NÉE DE CES TRANSITIONS, LA TRANSFORMATION EN GÈNÈRE D'AUTRES, ILLUSTRANT LE CARACTÈRE ITÉRATIF ET ÉVOLUTIF DE LA DYNAMIQUE DU TERRITOIRE.

Au XVIII^e siècle, le domaine Rigot est encore situé dans la vaste campagne genevoise. Il se transforme au fil du temps selon les volontés de ses propriétaires et les styles des arts du jardin. En 1765, il adopte les motifs d'un parc « à la française », structuré par une composition géométrique, symétrique et ordonnée, en dialogue avec l'architecture de la maison centrale et de ses dépendances. Un siècle plus tard, le domaine se métamorphose en parc « à l'anglaise », dont la structure imite la nature de façon pittoresque et irrégulière, avec des lignes courbes et des bosquets, tandis que la campagne environnante s'intègre comme partie prenante du cadre paysager du domaine.

À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, le domaine connaît une transformation radicale sous l'effet du développement urbain de Genève. L'implantation des voies ferrées le scinde à l'est et, en 1946, l'installation de l'ONU au Palais des Nations dissocie Rigot du parc de l'Ariana. Ces transformations l'isolent définitivement et rompent les continuités des parcs nord-sud (Ariana, Varembo). Commence alors véritablement le « processus de la peau de chagrin » : à coups de découpages successifs, le domaine perd une large part de sa surface, de ses boisements, de ses alignements structurants et l'une de ses deux dépendances. Ce sont en effet deux axes routiers, l'avenue de la Paix et l'avenue de France, reliant Sécheron aux quartiers ouest du Petit et du Grand-Saconnex qui marquent le plus fortement le domaine.

Sur une surface presque stabilisée du parc Rigot en 1942 par le rachat de John D. Rockefeller junior, qui maintient d'un seul tenant les terrains et bâtiments restants (Sha) pour en faire don à l'Université de Genève, la succession des aménagements raconte l'histoire récente du lieu. En 2012, le Collège Simondon ouvre ses portes après reconstruction, suivi en 2013 par l'installation de l'Institut de hautes études internationales et du développement (IHEID). Trois ans plus tard, en 2016, le parc accueille un édifice éphémère, le Grand Théâtre de Genève dans la prairie. Enfin, en 2019, un centre d'hébergement collectif pour requérant-e-s s'installe sur le site.

Ces constructions éphémères et permanentes ne modifient pas l'emprise foncière, mais elles amputent peu à peu les surfaces végétalisées et fragilisent ou font disparaître le sol de pleine terre. Et ces transformations continuent : aujourd'hui, le tracé du tram redessine une nouvelle fois le parcellaire et modifie le milieu existant.

En parallèle, à partir de 2014, sous l'impulsion de l'OCAN, un souffle de régénération émerge : le domaine est pensé comme un écosystème, un système vivant et complexe où plantes, animaux, micro-organismes et humains interagissent. Cette transition vise à reconstituer un écosystème fonctionnel, capable de remplir ses rôles essentiels : soutenir la biodiversité, réguler les eaux, fournir des nutriments aux êtres vivants (faune et flore), stocker le carbone, etc. Aujourd'hui, le parc Rigot œuvre comme un véritable laboratoire à ciel ouvert, où chaque transition permet d'expérimenter, à petite échelle, l'évolution d'un tout. Le traitement des sols, la création d'un biotope, d'une micro-forêt, la gestion des grands espaces en prairies extensives ou encore le potager enrichissent l'écosystème. L'une des clés réside dans l'importance du suivi assuré par le canton de Genève (OCAN) et dans l'implication des associations et des architectes paysagistes du parc en devenir.

« La transition est un passage, un tissage patient entre ce qui fut et ce qui vient. »¹

Dans une perspective de « faire commun », l'enjeu est d'évaluer les gains et les pertes, d'identifier les manques, puis de fédérer une vision partagée qui permette au parc Rigot de déployer toute son ampleur, tant humaine qu'écologique, tout en régulant les pressions humaines et celles elles aux entretiens.

De nombreux exemples de prise en main d'espaces par la conception et la maîtrise d'ouvrage ouvrent des réflexions sur les aménagements et leur mise en œuvre : « *Cet appel urgent à nous donner les moyens de faire autrement dans le cadre de la commande publique ; favorisons l'émergence de nouvelles pratiques de conception et de gestion* » et « *Chaque mt compte* »².

Ainsi, malgré la réduction de son territoire, le domaine a gagné en intensité écologique, biologique et sociale. Un système vertueux s'est construit grâce aux actions entreprises : implication des habitant-e-x-s, des requérant-e-s et des écoles, communication et récits, valorisation des acteur-trice-x-s vivants du lieu et des interactions socio-écologiques. Reste cependant une question centrale : quel processus supplémentaire entreprendre pour consolider la prise en main collaborative de l'écosystème actuel ?

Paysage projet vivant

¹ *Chaire Paysage et énergie*, ENSP.

² Clément G. & Coloco, *Devenir jardinier plantaire : la Présence du vivant*, Civic City / Lars Müller Publishers, 2024



Des sols régénérés

Un socle fertile et résilient. À la suite d'importants travaux de régénération des sols, ceux-ci commencent à retrouver une bonne structure, comme en témoigne un taux de matière organique sur argile supérieur à 17 %.

Une diversité de milieux retrouvés

Prairies extensives fleuries, prairies mi-sèches, gazons fleuris ou intensifs, zone humide et boisements : autant de milieux qui assurent les multiples fonctions et services d'un parc urbain.

Des usages pour tous

La fréquence de gestion conditionne l'évolution des milieux naturels, augmentés et redécouverts. Le parc Rigot offre à la faune qui s'est installée, comme aux usagers-ère-x-s, des possibilités d'appropriation et de nouvelles manières de vivre le parc.

IMPRESSION / Faire commun - Gazette #5 « Transformation » - octobre 2025 - 500 exemplaires
Projet Faire commun : évaluation collective et sensible des communs du parc Rigot

HEAD, Architecture du paysage, groupe de recherche
Paysage projet vivant
Laurence Grédel - Prof. HES
Maudie Proust - Coll. Sc. HES

HEAD, Genève, Master TRANSforme,
collectif microsilions
Olivier Desvoignes - Prof. HES/Marianne Guarni-Huet - Prof. HES

FAKTENAIRES / least [laboratoire écologie et art pour une société en transition]
Véronique Ferrero Delacoste - Directrice
Lavinia Johnson - Resp. participation culturelle

COORDINATION ÉDITORIALE / Aurore Ogier
GRAPHISME / Séphane Hernandez
ILLUSTRATIONS / Atelier Sérendipité
PHOTOS / Parc Rigot @équipe Faire commun
IMPRESSION / Presses SA
ÉLAGE / Prélude S.A.
© 2024-2026

Centre Interdisciplinaire HES-So pour la transition des villes et des territoires - Genève, Office de l'urbanisme et Bureau de l'intégration et de la citoyenneté de la République et Canton de Genève

least
lausanne

HEAD
Genève

SA
lausanne

R I G O T

D I A C H R O N I Q U E

